

SIDNEY,

COMEDIE.

Par M. GRESSET.

Représentée pour la premiere fois le 3 Mai 1745. par les Comédiens ordinaires du Roy.

Le prix est de 30 sols.



A LA HAYE.

M. DCC. XLV.

——— *Hinc illud est tædium & displicentia sui ..... fastidio esse cœpit vita & ipse mundus, & subit illud rabidarum deliciarum, Quousque eadem?*

SENECA.

ACTEURS.

ACTEURS.

SIDNEY.

ROSALIE.

HAMILTON.

DUMONT, *Valet de Chambre de Sidney.*

HENRI, *Jardinier.*

MATHURINE, *Fille de Henri.*

La Scéne est en Angleterre dans une maison de campagne.



SIDNEY,

COMEDIE.

ACTE PREMIER.

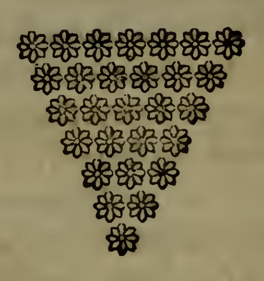
SCENE PREMIERE.

DUMONT.



IL falloit sur ma foi que le mauvais Poëte
Qui chanta le premier l'amour de la retraite,
Fût un triste animal : quel ennuïeux séjour
Pour quelqu'un un peu fait à celui de la Cour!
Depuis trois mortels jours qu'en ce manoir champêtre.
Je partage l'ennui dont se nourrit mon maître ;
J'ai vieilli de trois ans : Est-il devenu fou,
Monsieur Sidney ? Quoi donc se nicher en hibou ;
Lui, riche, jeune, exemt de tout soin incommode ;
Au milieu de son cours des femmes à la mode ;
A la veille morbleu d'avoir un Régiment ;
Planter là l'univers, s'éclipser brusquement ;
Quitter Londre & la Cour pour sa maudite terre !
Si je sçavois du moins quel sujet nous enterre

Dans un gîte où jamais nous ne sommes venus ;
Mais j'ai beau lui parler, il ne me répond plus,
Depuis un mois entier c'est le silence même :
Oh ! je sçaurai pourquoi nous changeons de systême,
Il ne sera pas dit que nous nous ennuierons
Sans que de notre ennui nous sçachions les raisons ;
Allons... j'allois me faire une belle querelle,
Il m'a bien défendu d'entrer sans qu'il appelle :
Il n'a point amené seulement un laquais,
Il faut qu'en ce desert je sois tout desormais,
Et qu'un Valet de Chambre ait la peine de faire
Le service des gens outre son ministére ;
Ah ! la chienne de vie ! . . . Encor si dans ces bois
Pour se désennuïer on voyoit un minois,
Certain air, quelque chose enfin, dont au passage
On pût avec honneur meubler son hermitage,
On prendroit patience, on auroit un maintien,
Mais rien n'éxiste ici, ce qui s'appelle rien ;
C'est pour un galant homme un païs de famine :
J'ai pourtant entrevû certaine Mathurine,
Fille du Jardinier, gentille, mais cela
M'a l'air si sot, si neuf... Ah parbleu, la voilà ;
Bon jour, la belle enfant.



SCENE II.

DUMONT. MATHURINE, *faisant plusieurs révérences.*

DUMONT.

Point de cérémonie,
Approchez.... avez-vous honte d'être jolie ?
Pourquoi cette rougeur & cet air d'embarras ?

MATHURINE.

Monsieur....

DUMONT.

Ne craignez rien ; où portiez-vous vos pas ?

MATHURINE.

Monsieur, je vous cherchois ;

DUMONT *à part.*

Ceci change la notte ;
Me chercher ? mais vraiment elle n'est pas si sotte.

MATHURINE.

Vous êtes notre Maître ?

DUMONT.

A peu près ; mais voïons
Comme au meilleur ami contez-moi vos raisons.

MATHURINE.

Pour une autre que moi, Monsieur, je suis venue...

DUMONT.

Oh ! je vous vois pour vous :

MATHURINE.

Une Dame inconnue

Depuis quatre ans entiers, toujours dans le chagrin,
Demeure en ce païs dans un château voiſin ;

DUMONT.

Achevez, dites-moi, que veut cette inconnue ?

MATHURINE.

Vous voudrez l'obliger, dès que vous l'aurez vûe ;
Je ne ſçai quel ſervice elle eſpere de vous,
Mais ſitôt qu'elle a ſçû que vous étiez chez-nous,
J'étois près d'elle alors, j'ai remarqué ſa joie,
Et ſi je viens ici, c'eſt elle qui m'envoie
Vous demander, Monſieur, un moment d'entretien ;
Elle vous croit trop bon pour lui refuſer rien.

DUMONT.

Des avances, oh oh ! le monde ſe renverſe ;
On a raiſon, l'aiſance eſt l'ame du commerce :
Oui, qu'elle ſe préſente ; au reſte elle a bien fait
De vous donner en chef le ſoin de ſon projet ;
Quel mérite enfoui dans une terre obſcure !
J'admire les talens que donne la nature ;
Déja dans l'ambaſſade ! auroit-on mieux le ton
Et l'air miſtérieux de la profeſſion
Quand on auroit ſervi vingt Petites-maîtreſſes,
Et de l'art du meſſage épuiſé les fineſſes ?
Mais ce rôle pour vous, ma fille, eſt un peu vieux ;
Votre-âge en demande un que vous rempliriez mieux ;
Et ſans négocier pour le compte des autres,
Vous devriez n'avoir de ſecrets que les vôtres.

MATHURINE.

Je ne vous entends point.

DUMONT.

Je vous entends bien moi ;
(*à part.*) Ma foi je la prendrois, ſi j'étois ſans emploi ;

Tenez ; je ne veux point tromper votre franchiſe ,
Monſieur eſt là dedans , vous vous êtes mépriſe ,
Je ne ſuis qu'en ſecond , mais cela ne fait rien ,
Je parlerai pour vous , & l'affaire ira bien ,
C'eſt un conſolateur de Beautés malheureuſes ,
Qui fait , quand il le veut , des cures merveilleuſes.

MATHURINE.

A tout autre qu'à lui ne dites rien ſurtout ,
On vient. . . . Chut , c'eſt mon pere :

DUMONT.

Oh ! des peres par tout :

SCENE III.

DUMONT, HENRI, MATHURINE.

HENRI, *portant un paquet de Lettres.*

AH ! ah ! c'eſt trop d'honneur , Monſieur , pour notre fille. . . . .

DUMONT.

Vraîment , Maître Henri , je la trouve gentille ;

HENRI.

Ça ne dit pas grand'choſe ;

DUMONT.

Oh ! que céla viendra .
Le tems & & ton eſprit . . . . mais que portes-tu là ?

HENRI, *lui donnant les Lettres.*

Un paquet , qu'un Courier m'a remis à la porte ;

DUMONT.

Et qu'eſt-il devenu ?

HENRI.

Bon , le diable l'emporte

Et ne le renverra que dans trois jours d'ici :

DUMONT.

J'entens, je crois, mon maître.... oui, ſortez, le voici.

SCENE IV.

SIDNEY, *liſant quelques papiers*; DUMONT.

DUMONT.

O Serois-je, Monſieur, (cela ſans conſéquence,
Et ſans prétendre après gêner votre ſilence)
Vous préſenter deux mots d'interrogation ?
Comme j'aurois à prendre une précaution,
Si nous avions longtems à rêver dans ce gîte,
Faites-moi le plaiſir de me l'apprendre vîte,
Vû que ſi nous reſtons quatre jours ſeulement,
Je voudrois m'arranger, faire mon teſtament,
Me mettre en régle... Enfin, Monſieur, je vous le jure,
Je ne puis plus tenir dans cette ſépulture ;
Etant ſeul on raiſonne, on baâille en raiſonnant,
Et l'ennui ne vaut rien à mon tempérament....

SIDNEY.

Une table, une plume ;

DUMONT.

Eh mais....

SIDNEY.

point de repliques ;

Qu'on tienne un cheval prêt.

DUMONT, *à part.*

Nous ſommes laconiques.

Il ſort.

SCENE V.

SIDNEY, *assis.*

DEPUIS qu'à ce parti mon esprit s'est rangé,
Du poids de mes ennuis je me sens soulagé;
Nulle chaîne en effet n'arrête une ame ferme,
Et les maux ne sont rien quand on en voit le terme.
(Après avoir écrit quelques lignes.)
O vous que j'adorai, dont j'aurois toujours dû
Chérir le tendre amour, les graces, la vertu,
Vous, dont mon inconstance empoisonna la vie,
Si vous vivez encor, ma chére Rosalie,
Vous verrez que mon cœur regretta nos liens;
Des mains de mon ami vous recevrez mes biens;
Il ne trahira point les soins dont ma tendresse
Le charge, en expirant, dans ces traits que je laisse.
Il écrit.

SCENE VI.

SIDNEY, DUMONT.

DUMONT.

MA requête, Monsieur, touchant notre retour,
(A quoi vous répondrez, on ne sçait pas le jour)
M'avoit fait oublier ce paquet.....
(Il met les lettres sur la table.)
(à part.) Il envoie
Sans doute un homme à Londre; usons de cette voie.
(Il prend une plume qu'il taille.)

SIDNEY, *écrivant.*

Que vas-tu faire ?

DUMONT.

Moi ? mes dépêches : Parbleu
Il faut mander du moins que je suis en ce lieu ;
Croïez-vous qu'on n'ait point aussi ses Connaissances ?
Vous m'avez fait manquer à toutes bienséances,
Partir sans dire adieu, se gîter sans dire où,
Dans ma societé l'on me prend pour un fou ;
D'ailleurs quitter ainsi la bonne compagnie,
Monsieur, c'est être mort au milieu de sa vie :
Vous avez, il est vrai, des voisins amusants,
D'agréables Seigneurs, des Campagnards plaisants ;
Qui vous diront du neuf sur de vieilles gazettes,
Cela sera vraiment des visites parfaites.

SIDNEY.

Console-toi, demain Londres te reverra ;

DUMONT.

Vous me ressuscitez, j'étois mort sans cela.

SIDNEY, *continuant d'écrire.*

Tu ne te fais donc point au pays où nous sommes ?

DUMONT.

Moi ! j'aime les pays où l'on trouve des hommes ;
Quel diable de jargon ! je ne vous connais plus,
Vous ne m'aviez pas fait au métier de reclus ;
Depuis votre retour du voyage de France,
Où mon goût près de vous me mit par préférence,
Je n'avois pas encor regretté mon pays,
Je me trouvois à Londre aussi bien qu'à Paris ;
J'étois dans le grand monde, employé près des Belles,
Je portois vos billets, j'étois bien reçu d'elles,
De l'amant en quartier on aime le Coureur,
Je remplissois la charge avec assez d'honneur ;

En un mot je menois un train de vie honnête,
Mais ici je me rouille, & je me trouve bête;
Ma foi nous faiſons bien de partir promptement,
Et d'aller à la Cour notre unique élement;
Mais puiſque nous partons, qu'eſt-il beſoin d'écrire?

SIDNEY.

Tu pars, je reſte moi:

DUMONT.

Quel chagrin vous inſpire
Ce changement d'humeur, cette haine de tout,
Et l'étrange projet de s'ennuïer par goût?
Je devine à peu près d'où vient cette retraite,
Oui, c'eſt quelque noirceur que l'on vous aura faite;
Quelque femme, abrégeant ſon éternelle ardeur,
S'eſt-elle réſignée à votre ſucceſſeur?
Il eſt piquant pour moi, qui n'ai point de querelles,
Et ſuis en pleine paix avec toutes nos Belles
D'être forcé de vivre en ours, en hébêté,
Parce que vous boudez, ou qu'on vous a quitté.

SIDNEY.

Chez Milord Hamilton tu porteras ma lettre.

DUMONT.

C'eſt de lui le paquet qu'on vient de me remettre;
Sur l'adreſſe du moins je l'imagine ainſi.

SIDNEY.

Comment, par quel haſard me ſçait il donc ici?

(*Il lit une Lettre & laiſſe les autres ſans les ouvrir.*)

Il me mande qu'il vient; mais j'ai quelques affaires
Que je voudrois finir en ces lieux ſolitaires;
Il faut, en te hâtant, l'empêcher de partir...

DUMONT.

Et vous laiſſer ici rêver, ſécher, maigrir,

Entretenir des murs, des hiboux & des hêtres....
Mais j'ai vû quelquefois que vous lisiez vos lettres;

Dumont lit les adresses.

Ou je suis bien trompé, Monsieur, ou celle-ci
Est de quelque importance; elle est de la Cour....

SIDNEY, *l'ayant lûë.*

Oui,
Et j'ai ce Régiment......

DUMONT.

Je ne me sens pas d'aise,
Allons, Monsieur, je vais préparer votre chaise,
Sans doute nous partons, il faut remercier....
Mais quel est ce mistére! Il est bien singulier
Qu'après tant de desirs, de poursuites, d'attente,
Obtenant à la fin l'objet qui vous contente,
Vous paraissiez l'apprendre avec tant de froideur!

SIDNEY, *écrivant toujours.*

Es-tu prêt de partir? J'ai fait:

DUMONT.

Sur mon honneur
Je reste confondu; cet état insensible,
Votre air froid, tout cela m'est incompréhensible,
Et si jusqu'à présent je ne vous avois vû
Un maintien raisonnable, un bon-sens reconnu,
Franchement je croirois.... excusez ce langage....

SIDNEY.

Va, mon pauvre Dumont, je ne suis que trop sage.

DUMONT.

Et pour nourrir l'ennui qui vous tient investi
Vous entretenez là vôtre plus grave ami;
Ce n'est qu'un Philosophe: au lieu de cette épitre

Qui traite sûrement quelque ennuïeux chapitre,
Que ne griffonnez-vous quelques propos plaisants
A ces autres amis toujours foux & brillants,
Qui n'ont pas le travers de réfléchir sans cesse ?

SIDNEY.

Pour des soins importans à lui seul je m'adresse ;
Tous ces autres amis, réünis par l'humeur,
Liés par les plaisirs, tiennent peu par le cœur ;
Je me fie au seul d'eux que je trouve estimable,
L'homme qui pense est seul un ami véritable.

DUMONT.

Du moins en vous quittant, je prétends vous laisser
En bonne compagnie ; on vient de m'adresser
Une Nimphe affligée, & qui lasse du monde,
Cache dans ce desert sa tristesse profonde ;
Cela sent l'avanture ; elle veut, m'a-t'on dit,
De ses petits malheurs vous faire le récit ;
Outre qu'elle est en pleurs, on dit qu'elle est charmante ;
Si cela va son train, gardez-moi la Suivante,
Vous sçavez là-dessus les usages d'honneur.

SIDNEY.

Laisse tes visions.

DUMONT.

Des visions, Monsieur !
C'est parbleu du solide, & tel qu'on n'en tient guéres ;
J'ai lâché pour nous deux quelques préliminaires ;
Ne vous exposez pas à les desespérer,
Et pour tuer le temps laissez vous adorer ;
Irai-je en votre nom, comme l'honneur l'ordonne,
Leur dire . . . .

SIDNEY.

Laisse-moi, je ne veux voir personne.

DUMONT.

Oh! pour le coup, Monſieur, je vous tiens trépaſſé ;
Vous ne ſentez plus rien.

SIDNEY *ſe levant & emportant ce qu'il vient d'écrire.*

Attends-moi, j'ai laiſſé
Un papier important...... (*il ſort.*)

SCENE VII.

DUMONT.

JE n'y puis rien connaître ;
La tête, par ma foi, tourne à mon pauvre maître,
Et me voilà tout ſeul chargé de la raiſon
Et du gouvernement de toute la maiſon ;
Il eſt blazé ſur tout, tandis qu'un pauvre Diable
Comme moi, goûte tout, trouve tout admirable ;
On eſt fort malheureux avec de pareils rats ;
Je ſuis donc heureux, moi ! je ne m'en doutois pas ;
Il partira, s'il veut que je me mette en route ;
Et ſa lettre . . . attendez . . . Henri !

HENRI *derriere le Theâtre.*

Monſieur !

DUMONT.

Ecoute;
Il a beau commander, je ne partirai pas,
Son air m'allarme trop pour le quitter d'un pas.



SCENE VIII.

DUMONT, HENRI.

DUMONT.

[I]L faut aller à Londre, & porter une Lettre ;

HENRI.

[D]eux, Monſieur, s'il le faut :

DUMONT.

On va te la remettre... ;

[I]l eſt malade ou fou, peut-être tous les deux ;
[Q]uel eſt donc le malheur de tous ces gens heureux ?
[I]ls nagent en pleine eau, quel diable les arrête ?

HENRI.

[T]enez, Monſieur Dumont, je ne ſuis qu'une bête ;
[M]ais voïant nôtre maître & rêvant à part moi,
[J]'eſtime, en ruminant, avoir trouvé pourquoi ;
[E]tant chez feu Monſieur, j'ons vû la compagnie ;
[J]'ons entendu cauſer le monde dans la vie ;
[T]ous ces grands Seigneurs-là ne ſont jamais plaiſans ;
[I]ls n'ont pas l'air joïeux, ils attriſtent les gens ;
Comme ils ſont toujours bien, leur joïe eſt toute uſée ;
Vous ne les voïez plus jetter une riſée ;
Il leur faudroit du mal & du travail par fois,
Pour rire d'un bon cœur, parlez-moi d'un Bourgeois !
Mais pour en revenir au mal de notre maître,
Je ſommes, voïez-vous, pour nous y bien connaître ;
Puiſque j'ons vû ſon pere aller le même train ;
Il fera tout de même une mauvaiſe fin
Si cela continuë, & ce ſeroit dommage

Qu'un si brave Seigneur, si bon maître, si sage...

DUMONT.

Oui vraiment; mais dis-moi qu'avoit son pere?

HENRI.

rien;

Le mal qui tuë ici ceux qui se portiont bien:

DUMONT.

Comment donc?

HENRI.

Ah! ma foi qui l'entendra, l'explique;
Je ne sçai si chez vous c'est la même rubrique
Comme en ce pays-cy; mais je voïons des gens
Qu'on ne soupçonnoit pas d'être foux en dedans,
Qui sans aucun sujet, sans nulle maladie,
Plantiont là brusquement toute la compagnie,
Et de leur petit pas s'en vont chez les défunts
Sans prendre de témoins de peur des importuns;
Tenez, défunt son pere, honneur soit à son ame,
C'étoit un homme d'or, humain comme une femme;
Semblable à son enfant comme deux gouttes d'iau,
Si bien donc qu'il s'en vint dans ce même châtiau,
Jadis il me parloit, il avoit l'ame bonne;
Or il ne parloit plus pour moi ni pour parsonne;
Mais la parole est libre, & cela n'étoit rien,
Je le voïons varmeil comme s'il étoit bien;
Point du tout, un biau jour, il dormit comme un diable;
Si bien qu'il dort encor; on trouva sur sa table
Un certain brinborion, où l'on sçut débrouiller
Qu'il s'étoit endormi pour ne plus s'éveiller;
C'étoit un grand esprit.

DUMONT.

C'étoit un très-sot homme ;
Le fils pourroit fort bien faire le second tome ;
Laisse-moi faire, il vient.... allons, va t'apprêter,
Reviens vîte.

SCENE IX.

SIDNEY, DUMONT.

SIDNEY.

Es-tu prêt ?

DUMONT.

Oui, tout prêt à rester.

SIDNEY.

Comment ?

DUMONT.

J'ai réfléchi.... D'ailleurs l'inquiétude....
Et puis de certains bruits sur votre solitude....

SIDNEY.

Quoi ! que t'a-t'on dit ? qui ?

DUMONT.

Je ne cite jamais ;
Il suffit qu'à vous voir triste dans cet excès,
Et changé tout à coup de goût & de génie
On vous croiroit brouillé, Monsieur, avec la vie ;
Vous ne venez, dit-on, ici vous enfoncer
Que pour vous y laisser lentement trépasser.

SIDNEY.

Où prends-tu cette idée ?

DUMONT.

Il eſt vrai qu'elle eſt folle ;
Mais la précaution n'eſt pas un ſoin frivole ;
La vie eſt un effet, dont je fais très-grand cas,
Et j'y veille pour vous ſi vous n'y veillez pas.

SIDNEY.

Dumont à ce propos s'aime donc bien au monde ?

DUMONT.

Moi ! Monſieur ? Mon projet, ſi le Ciel le ſeconde,
Eſt de vivre content juſqu'à mon dernier jour ;
On ne vit qu'une fois, & puiſque j'ai mon tour,
Tant que je le pourrai, je tiendrai la partie ;
J'aurois été Heros ſans l'amour de la vie ;
Mais dans notre famille on ſe plaît ici-bas,
Vous ſçavez que des goûts on ne diſpute pas ;
Mon pere & mes ayeux, dès avant le déluge,
Etoient dans mon ſyſtême, autant que je le juge,
Et mes futurs enfans, tant gredins que Seigneurs,
Seront du même goût, ou deſcendront d'ailleurs :
Les Grands ont le brillant d'une mort qu'on publie,
Nous autres bonnes gens, nous n'avons que la vie ;
Nous avons de la peine il eſt vrai, mais enfin
Aujourd'hui l'on eſt mal, on ſera mieux demain ;
En quelque état qu'on ſoit ; il n'eſt rien tel que d'être...

SIDNEY.

Laiſſe là ton ſermon, & va porter ma Lettre.

DUMONT.

J'en ſuis fâché, Monſieur, cela ne ſe peut pas ;

SIDNEY.

De vos petits propos à la fin je ſuis las ;
J'aime aſſez, quand je parle, à voir qu'on obéiſſe ;

Et quand un valet fat montre quelque caprice,
Je sçai congédier :

DUMONT.

Aïez des sentimens!
Voilà tout ce qu'on gagne à trop aimer les gens ;
Est-ce pour mon plaisir (j'enrage quand j'y pense)
Que je demeure ici ? La belle jouissance !
Si mon attachement.....

SIDNEY.

Cessez de m'ennuïer,
Et partez, ou sinon.... (*On entend le bruit d'un fouet.*)

DUMONT.

Voilà votre courier ;
(*Henri paraît.*)

SIDNEY.

Qui ?

DUMONT.

Lui ; c'est mon Commis.

SCENE X.

SIDNEY, DUMONT, HENRI.

SIDNEY *à Dumont.*

FAQUIN, quel est le maître ?

DUMONT.

Monsieur, je sçai fort bien que c'est à vous à l'être ;
Mais enfin dans la vie il est de certains cas....
Battez-moi, tuez-moi, je ne partirai pas,
Je ne puis vous quitter dans l'état où vous êtes,
Et plus vous me pressez, plus mes craintes secrétes...

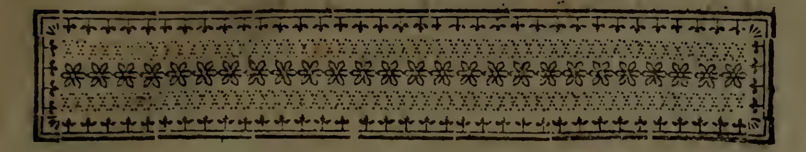
SIDNEY.

Henri, partez pour Londre, & portez dans l'inſtant
A Milord Hamilton ce paquet important ;
Vous, ſortez de chez moi, faites votre mémoire,
Après quoi partez : (*Il ſort.*)

DUMONT.

Bon, me voilà dans ma gloire ;
Vous me chaſſez, tant mieux, je m'appartiens ; ainſi
Je m'ordonne ſéjour, moi, dans ce pays-ci....
Il n'aura pas le cœur de me quitter, il m'aime,
Et je veux le ſauver de ce caprice extrême :
Les Maîtres cependant ſont des gens bien heureux
Que ſouvent nous aïons le ſens commun pour eux.





ACTE II.

SCÈNE PREMIERE.

HAMILTON, DUMONT.

DUMONT.

VOus me tirez, Monsieur, d'une très-grande peine,
Et je benis cent fois l'instant qui vous améne;
Voïez mon pauvre maître, & traitez son cerveau;
Peut-être sçaurez-vous par quel travers nouveau
Lui-même il se condamne à cette solitude,
Et s'il veut, malgré moi, s'en faire une habitude;
Il vient de vous écrire, & sans doute ici-près
Vous aurez en chemin rencontré son Exprès.

HAMILTON.

Non; mais j'ai remarqué, traversant l'avenue,
Deux femmes; dont je crois que l'une m'est connue;
Mais ma chaise a passé, je n'ai pû les bien voir;
T'a-t'on dit ce que c'est? Pourroit-on le sçavoir?

DUMONT.

Je devine à peu près; au pays où nous sommes,
Il faut, Monsieur, qu'il soit grande disette d'hommes;
Dès qu'on a sçû mon maître établi dans ces lieux,
Ambassade aussi-tôt, sans prélude ennuïeux;
Mais lui, comme il n'est plus qu'une froide statue,
Il a tout nettement refusé l'entrevûe;

Moi, qui ne ſuis point fait à de telles rigueurs,
Je prétends m'en charger, j'en ferai les honneurs,
Je les prends pour mon compte, & je ſçai trop le monde,
Si le cœur vous en dit....

HAMILTON.

Va, fais qu'on te réponde,
Inſtruis-toi de leurs noms.... Mais eſt-il averti ?

DUMONT.

Oui, j'ai fait annoncer que vous êtes ici ;
Il proméne ici-près ſa rêverie auſtère ;
Vous l'avez vû là-bas changer de caractere,
De ſes meilleurs amis éviter l'entretien,
Tout fuir juſqu'aux plaiſirs ; tout cela n'étoit rien.

HAMILTON.

Mais que peut-il avoir ? Quelle ſeroit la cauſe.....

DUMONT.

Il ſeroit trop heureux s'il avoit quelque choſe,
Mais ma foi je le crois affligé ſans objet.

HAMILTON.

De ce voïage au moins dit-il quelque ſujet ?

DUMONT.

Bon ; parle-t'il encor ? Se taire, eſt ſa folie ;
Ce qu'il vient d'ordonner, ſur le champ il l'oublie ;
Il m'avoit chaſſé, moi, malgré notre amitié,
Et j'enrageois très-fort d'être congédié ;
Quelques momens après je ſers à l'ordinaire,
Il dîne, ſans me dire un mot de notre affaire ;
Voilà ce qui m'afflige, & non ſans fondement ;
Je l'aimerois bien mieux brutal, extravagant,
Je lui croirois la fiévre, & puiſqu'il faut le dire
Je voudrois pour ſon bien qu'il n'eût qu'un bon délire,

On ſçauroit le remède en connaiſſant le mal ;
Mais par un incident & bizare & fatal,
Grave dans ſes travers, tranquile en ſa manie,
Il eſt fou de ſang-froid, fou par philoſophie,
Indifferent à tout comme s'il étoit mort ;
Il n'auroit autrefois reçû qu'avec tranſport
Un Régiment ; Eh bien, il en a la nouvelle
Sans qu'au moindre plaiſir ce titre le rappelle :
Il avoit, m'a-t'on dit, certain pere autrefois
Qui cachant, comme lui, ſous un maintien ſournois
Sa triſteſſe, ou plûtôt ſa démence profonde,
Ici même un beau jour s'eſcamotta du monde ;
C'eſt un tic de famille, & j'en ſuis pénétré,
Enfin ſans vous, Monſieur, c'eſt un homme enterré ;
Voïez, interrogez, il vous croit, il vous aime,
Je vous laiſſerai ſeuls. . . . Mais le voici lui-même.

SCENE II.

SIDNEY, HAMILTON.

HAMILTON.

J'AI voulù le premier vous faire compliment
Ami ; c'étoit trop peu qu'écrire ſimplement,
Et je viens vous marquer dans l'ardeur la plus vive
Combien je ſuis heureux du bien qui vous arrive ;
Mais je ſuis fort ſurpris de vous voir en ce jour
Un air ſi peu ſenſible aux graces de la Cour.

SIDNEY.

Je vais vous avouer avec cette franchiſe
Que l'amitié ſincére entre nous autoriſe,

Que j'aurois mieux aimé, je vous le dis sans fard,
Ne vous avoir ici que quelques jours plus tard;
Dans ce même moment on vous porte ma Lettre
Sur un point important qui ne peut se remettre,
Et si vous entriez dans mes vrais intérêts....

HAMILTON.

Je vous laisserois seul dans vos tristes forêts?
Je ne vous conçois pas; cet emploi qu'on vous donne
Pour en remercier, vous demande en personne;
Quoi! restez-vous ici?

SIDNEY.

Je ne vous cache pas
Que dégoûté du monde, ennuïé du fracas,
Fatigué de la Cour, excédé de la Ville,
Je ne puis être bien que dans ce libre azile.

HAMILTON.

Mais enfin, au moment où vous êtes placé,
Ce projet de retraite aura l'air peu sensé,
Et sur quelques motifs que votre goût se fonde,
Vous allez vous donner un travers dans le monde;
Il ne lui faut jamais donner légérement
Ces spectacles d'humeur, qu'on soutient rarement;
On le quitte, on s'ennuïe, on souffre, on dissimule,
On revient à la fin, on revient ridicule;
Un mécontent d'ailleurs est bien-tôt oublié,
Tout meurt, faveur, fortune, & jusqu'à l'amitié,
Son histoire est finie, il s'exile, on s'en passe,
Et lorsqu'il reparaît, d'autres ont pris la place:
Ne peut-on autrement échaper au cahos?
Pour s'éloigner du bruit, pour trouver le repos,
Faut-il fuir tout commerce & s'enterrer d'avance?

L'homme ſenſé, qu'au monde attache ſa naiſſance,
Sans quitter ſes devoirs, ſans changer de ſéjour,
Peut vivre ſolitaire au milieu de la Cour;
S'affranchir ſans éclat, ne voir que ce qu'on aime,
Ne renoncer à rien, voilà le ſeûl ſiſtême:
Mais parlez-moi plus vrai; d'où vous vient ce deſſein?
Quel chagrin avez-vous?

SIDNEY.

Moi, je n'ai nul chagrin,
Nul ſujet d'en avoir:

HAMILTON,

C'eſt donc miſanthropie;
Prévenez, croïez-moi, cette ſombre manie;
Quels que ſoient les Humains, il faut vivre avec eux,
Un homme difficile eſt toujours malheureux,
Il faut ſçavoir nous faire au pays où nous ſommes;
Au ſiécle où nous vivons:

SIDNEY.

Je ne haïs point les hommes,
Ami, je ne ſuis point de ces eſprits outrés,
De leurs contemporains ennemis déclarés,
Qui ne trouvant ni vrai, ni raiſon, ni droiture,
Meurent, en médiſant de toute la nature;
Les Hommes ne ſont point dignes de ce mépris,
Il en eſt de pervers, mais dans tous les pays
Où l'ardeur de m'inſtruire a conduit ma jeuneſſe,
J'ai connu des vertus, j'ai trouvé la ſageſſe,
J'ai trouvé des raiſons d'aimer l'Humanité,
De reſpecter les nœuds de la Societé,
Et n'ai jamais connu ces plaiſirs déteſtables
D'offenſer, d'affliger, de haïr mes ſemblables.

HAMILTON.

Pourquoi donc à les fuir êtes-vous obſtiné ?

SIDNEY.

Qu'auriez-vous fait vous-même ? aux ennuis condamné,
Accablé du fardeau d'une triſteſſe extrême,
Réduit au ſort affreux d'être à charge à moi-même,
J'épargne aux yeux d'autrui l'objet faſtidieux
D'homme ennuïé partout & partout ennuïeux ;
C'eſt un état qu'en vain vous voudriez combattre ;
Inſenſible aux plaiſirs, dont j'étois idolâtre,
Je ne les connais plus, je ne trouve aujourd'hui
Dans ces mêmes plaiſirs que le vuide & l'ennui :
Cette uniformité des Scénes de la vie
Ne peut plus réveiller mon ame appeſantie ;
Ce cercle d'embarras, d'intrigues, de projets,
Ne doit nous ramener que les mêmes objets,
Et par l'expérience inſtruit à les connaître,
Je reſte ſans deſirs ſur tout ce qui doit être :
Dans le brillant fracas où j'ai long-tems vêcu,
J'ai tout vû, tout goûté, tout revû, tout connu,
J'ai rempli pour ma part ce Theâtre frivole ;
Si chacun n'y reſtoit que le tems de ſon rôle,
Tout ſeroit à ſa place, & l'on ne verroit pas
Tant de gens éternels dont le Public eſt las :
Le monde, uſé pour moi, n'a plus rien qui me touche,
Et c'eſt pour lui ſauver un rêveur ſi farouche,
Qu'étranger deſormais à la Societé,
Je viens de mes deſerts chercher l'obſcurité.

HAMILTON.

Quelle fauſſe raiſon, cher ami, vous égare
Juſqu'à croire, défendre un projet ſi biſare ?

Si vous avez goûté tous les biens des Humains,
Si vous les connaiſſez, le choix eſt dans vos mains,
Bornez-vous aux plus vrais, & laiſſez les chiméres
Dont le repentir ſuit les lueurs paſſagéres ;
Quel fut votre bonheur ! à préſent ſans deſirs
Vous avez, dites-vous, connu tous les plaiſirs ;
Eh quoi ! n'en eſt-il point au-deſſus de l'ivreſſe
Où le monde a plongé notre aveugle jeuneſſe ?
Ce tourbillon brillant des folles paſſions,
Cette Scéne d'erreurs, d'excès, d'illuſions,
Du bonheur des mortels bornent-ils donc la ſphére ?
La Raiſon à nos vœux ouvre une autre carriére ;
Croïez-moi, cher ami, nous n'avons pas vêcu ;
Emploïer ſes talens, ſon tems, & ſa vertu,
Servir au bien public, illuſtrer ſa patrie,
Penſer enfin, c'eſt-là que commence la vie,
Voilà les vrais plaiſirs dignes de tous nos vœux,
La volupté par qui l'honnête-homme eſt heureux ;
Notre ame pour ces biens eſt toute neuve encore ....
Vous ne m'écoutez pas ! quel chagrin vous dévore ?

SIDNEY.

Je connais la raiſon, votre voix me l'apprend,
Mais que peut-elle enfin contre le ſentiment ?
Marchez dans la carriére, où j'aurois dû vous ſuivre,
Pour moi, je perds déja l'eſpérance de vivre ;
En vain à mes regards vous offrez le tableau
D'une nouvelle vie, & d'un bonheur nouveau ;
Tout vrai bonheur dépend de notre façon d'être,
Mon état deſormais eſt de n'en plus connaître ;
Privé du ſentiment, & mort à tout plaiſir,
Mon cœur anéanti n'eſt plus fait pour jouir.

HAMILTON.

Connaiſſez votre erreur ; cet état mépriſable,
Ce néant deshonore une ame raiſonnable ;
Quand il vous faudroit fuir le monde & l'embarras,
L'homme qui ſçait penſer ne ſe ſuffit-il pas ?
Dans cet ennui de tout, dans ce dégoût extrême,
Ne vous reſte-t'il point à jouir de vous-même ?
Pour vivre avec douceur, cher ami, croïez-moi,
Le grand art eſt d'apprendre à bien vivre avec ſoi,
Heureux de ſe trouver, & digne de ſe plaire
Je ne conſeille point une retraite entiére,
Partagez votre goût & votre liberté
Entre la ſolitude & la Societé ;
Des jours paſſés ici dans une paix profonde
Vous feront ſouhaiter le commerce du monde ;
L'abſence, le beſoin vous rendront des deſirs,
Il faut un intervalle, un repos aux plaiſirs,
Leur nombre accable enfin, le ſentiment s'épuiſe ;
Et l'on doit ſe priver pour qu'il ſe reproduiſe ;
Vous en êtes l'exemple, & tout votre malheur
N'eſt que la laſſitude & l'abus du bonheur :
Ne me redites pas que vous n'êtes point maître
De ces noirs ſentimens, on eſt ce qu'on veut être ;
Souverain de ſon cœur, l'homme fait ſon état,
Et rien ſans ſon aveu ne l'éleve où l'abbat ;
Mais enfin parlez-moi ſans fard, ſans défiances ;
Quelque dérangement, cauſé par vos dépenſes ;
N'eſt-il point le ſujet de ces ſecrets dégoûts ?
Je puis tout réparer, ma fortune eſt à vous.

SIDNEY.

Je ſens, comme je dois, ces procédés ſincéres,
Mais nul déſordre, ami, n'a troublé mes affaires ;

Vous verrez quelque jour, que du côté du bien
J'étois fort en repos, & que je ne dois rien.

HAMILTON.

Ami, vous m'affligez, votre état m'inquiéte,
Ce ſiniſtre diſcours ....

SIDNEY.

Peut-être la retraite
Sçaura me délivrer de tous ces ſentimens;
Il faut, pour m'y fixer, quelques arrangemens,
Ma Lettre vous inſtruit, ſuivez mon eſpérance,
Tout mon repos dépend de votre diligence :
Au reſte, en attendant que j'aille au premier jour
De ce nouveau bienfait remercier la Cour,
Vous m'y juſtifierez ; d'une pareille abſence
Ma mauvaiſe ſanté ſauvera l'indécence ;
Après ces ſoins remplis, je vous attends ici,
Partez, ſi vous aimez un malheureux ami.

SCENE III.

HAMILTON.

CE ton miſtérieux, cette étrange conduite
Ne m'aſſurent que trop du tranſport qui l'agite ;
Il cache ſûrement quelque deſſein cruel,
Et ſa tranquillité n'a point l'air naturel ....



SCENE IV.

HAMILTON, HENRI.

HENRI.

ON m'a dit votre nom à la poste prochaine
Monsieur ; d'aller plus loin je n'ons pas pris la peine ;
Notre maître vers vous nous envoïoit d'ici,
Mais puisque vous voilà, voici la Lettre aussi.

HAMILTON.

Donne ; cela suffit ; tu peux aller lui dire
Qu'elle est entre mes mains :

SCENE V.

HAMILTON.

QU'a-t-il donc pu m'écrire ?

(Il lit.)

» Recevez, cher ami, mes éternels adieux ;
» Vous sçavez à quel point j'adorai Rosalie,
» Et que j'osai trahir un amour vertueux ;
» J'ignore son destin : si la rigueur des Cieux
» Permet qu'on la retrouve & conserve sa vie,
» Je lui donne mes biens par l'écrit que voici,
» Et remets son bonheur aux soins de mon ami ;
» Daignez tout conserver, si sa mort est certaine ;
» Epargnez sur mon sort des regrets superflus,
» J'étois lassé de vivre, & je brise ma chaîne ;
» Quand vous lirez ceci, je n'existerai plus.

» SIDNEY.

Quel déplorable excès, & quelle frénésie!
Allons le retrouver, prévenons sa furie.

SCENE VI.

SIDNEY *entrant d'un air égaré.* HAMILTON.

HAMILTON *après l'avoir embrassé en silence.*

REPRENEZ ce dépôt qui me glace d'effroi;
Vous me trompiez, cruel! *(Il lui rend sa Lettre.)*

SIDNEY.

Que voulez-vous de moi?
Puisque vous sçavez tout, plaignez un misérable,
Ma funeste existence est un poids qui m'accable;
Je vous ai déguisé ma triste extrémité,
Ce n'est point seulement insensibilité,
Dégoût de l'Univers à qui le sort me lie,
C'est ennui de moi-même, & haine de ma vie;
Je les ai combattus, mais inutilement,
Ce dégoût desormais est mon seul sentiment,
Cette haine, attachée aux restes de mon être,
A pris un ascendant dont je ne suis plus maître;
Mon cœur, mes sens flétris, ma funeste raison,
Tout me dit d'abréger le temps de ma prison:
Faut-il donc sans honneur attendre la vieillesse,
Traînant pour tout destin les regrets, la foiblesse,
Pour objet éternel l'affreuse Vérité,
Et pour tout sentiment l'ennui d'avoir été?
C'est au stupide, au lâche à plier sous la peine
A ramper, à vieillir sous le poids de sa chaîne;
Mais vous en conviendrez, quand on sçait réfléchir,
Malheureux sans remède, on doit sçavoir finir.

HAMILTON.

Dans quel coupable oubli vous plonge ce délire !
Que la Raiſon ſur vous reprenne ſon empire,
Un frein ſacré s'oppoſe à votre cruauté :
Vous vous devez d'ailleurs à la Societé,
Vous n'êtes point à vous, le temps, les biens, la vie,
Rien ne nous appartient ; tout eſt à la Patrie.
Les jours de l'honnête-homme, au conſeil, au combat,
Sont le vrai patrimoine, & le bien de l'Etat :
Venez remplir le rang où vous devez paraître,
Votre eſprit occupé va prendre un nouvel être
Tout renaîtra pour vous.... Mais helas ! je vous voi
Plongé dans un repos, qui me remplit d'effroi :
Quoi ! ſans appréhender l'horreur de ce paſſage,
Vous ſuivrez de ſang-froid dans leur fatal courage
Ces Heros inſenſés ....

SIDNEY.

Ce courage n'eſt rien,
Je ſuis mal où je ſuis, & je veux être bien,
Voilà tout ; je n'ai point l'eſpoir d'être célébre,
Ni l'ardeur d'obtenir quelque éloge funebre,
Et j'ignore pourquoi l'on vante en certains lieux
Un procédé tout ſimple à qui veut être mieux ;
D'ailleurs que ſuis-je au monde ? une foible partie
Peut bien, ſans nuire au Tout, en être déſunie ;
A la Societé je ne fais aucun tort,
Tout ira comme avant ma naiſſance & ma mort ;
Peu de gens, ſelon moi, ſont aſſez d'importance
Pour que cet Univers remarque leur abſence.

HAMILTON.

Continuez cruel, calme dans vos fureurs,
Faites-vous des raiſons de vos propres erreurs ;

Mais l'amitié du moins n'est-elle point capable
De vous rendre la vie encore desirable ?

SIDNEY.

Dans l'état où je suis, on pése à l'amitié ;
Je ne puis desirer que d'en être oublié.

HAMILTON.

Vous m'offensez, Sidney, quand votre ame incertaine
Peut douter de mon zéle à partager sa peine :
Mais cette Rosalie, adorée autrefois,
Sur ce jour qui vous luit n'a-t'elle point des droits ?
Sont-ce là les conseils que l'amour vous inspire ?
Que ne la cherchez-vous ? sans doute elle respire,
Sans doute vous pourrez la revoir quelque jour.

SIDNEY.

Ah ! ne me parlez point d'un malheureux amour,
Je l'ai trop outragé ; méprisable, infidelle,
Quand je la reverrois, suis-je encor digne d'elle ?
Et les derniers soupirs d'un cœur anéanti,
Sont-ils faits pour l'amour qu'autrefois j'ai senti ?
Témoin de mes erreurs, vous n'avez pû comprendre
Comment j'abandonnai l'amante la plus tendre,
Le sçavois-je moi-même ? égaré, vicieux,
Je ne méritois pas ce bonheur vertueux,
Ce cœur, fait pour l'honneur comme pour la tendresse,
Que j'aurois respecté jusques dans sa foiblesse ;
Lui promettant ma main, j'avois fixé son cœur,
Je la trompois ; enfin lassé de sa rigueur,
Lassé de sa vertu, j'abandonnai ses charmes,
J'affligeai l'amour même ; indigne de ses larmes,
Je promenai partout mes aveugles desirs,
J'aimai sans estimer, triste au sein des plaisirs ;

Errant loin de nos bords, j'oubliai Roſalie,
Elle avoit diſparu, pleurant ma perfidie;
Hélas! peut être, ami, j'aurai cauſé ſa mort;
Depuis que je ſuis las du monde, & de mon ſort,
Au moment de finir ma vie, & mon ſupplice,
J'ai voulu réparer ma honteuſe injuſtice;
Pour lui donner mes biens, comme vous ſçavez tout,
Je l'ai cherchée à Londre, aux environs, partout,
Mais depuis plus d'un mois, les recherches ſont vaines.

HAMILTON.

Du ſoin de la trouver, fiez-vous à mes peines;

SIDNEY.

Non, quand je le pourrois, je ne la verrois plus;
Mes ſentimens troublés, tous mes ſens confondus,
Tout me ſépare d'elle, & mon ame éclipſée
De ma fin ſeule, ami, conſerve la penſée;
Je ne voulois ſçavoir ſa retraite & ſon ſort
Que pour la rendre heureuſe, au moins après ma mort;
Et ne prétendois pas à reporter près d'elle
Un cœur déja frappé de l'atteinte mortelle.

HAMILTON.

Elle oublîra vos torts, en voyant vos regrets,
L'amour pardonne tout; laiſſez d'affreux projets;
Différez-les du moins, raſſurez ma tendreſſe,
Votre âme fut toujours faite pour la ſageſſe,
Vous entendrez ſa voix, vous vaincrez vos dégoûts,
Je ne veux que du tems, me le promettez-vous?
Mon cher Sidney, parlez:

SIDNEY.

J'ai honte de moi-même.
Laiſſez un malheureux qui vous craint, & vous aime....

(Dumont paraît.)

J'ai

SIDNEY.

Confondu des chagrins que j'ai pû vous causer,
Que répondre, quand tout s'unit pour m'accuser ?
Vous daignez oublier, mes fureurs, mon caprice;
Puis je m'en pardonner la cruelle injustice ?
Du sort, sans murmurer, je dois subir les coups,
Je ne méritois pas le bonheur d'être à vous !

ROSALIE.

J'ai pleuré vos erreurs, j'ai plaint votre foiblesse,
Mais mon malheur jamais n'altéra ma tendresse.

SIDNEY.

Ne me regrettez plus; c'est pour votre bonheur
Qu'à d'autres passions le Ciel livra mon cœur;
L'état que m'apprêtoient mes tristes destinées
Auroit semé d'ennuis vos plus belles journées;
Le destin vous devoit des jours pleins de douceur;
Mon triste caractere eût fait votre malheur.

ROSALIE.

Le pouvez-vous penser ? Quelle injustice extrême !
Est-il quelques malheurs, aimé de ce qu'on aime !
Sensible à vos chagrins, & sans m'en accabler,
Je ne les aurois vûs que pour vous consoler;
Si mes soins redoublés, si ma vive tendresse,
N'avoient pû vous guérir d'une sombre tristesse,
Je l'aurois partagée, & sans autres desirs,
J'aurois du monde entier oublié les plaisirs,
Rosalie avec vous ne pouvoit qu'être heureuse.

SIDNEY.

Vous ne connaissez pas ma destinée affreuse;
Insensible à la vie au milieu de mes jours,
Il m'étoit réservé d'en détester le cours,

Enfin avec ces traits, cette ingénuité,
Cet air intéressant qui pare la beauté,
Pourriez-vous résister à l'amour de la vie,
Au charme de revoir une amante attendrie,
De faire son bonheur, de réparer vos torts,
De partager ses vœux, sa vie & ses transports !

SIDNEY.

Je rendrois grace au Ciel de l'avoir conservée ;
Vous sçavez mes projets, si je l'eusse trouvée,
Je recommanderois son bonheur à vos soins,
Mais dans ce même jour, je ne mourrois pas moins.

HAMILTON.

Puisqu'en vain l'Amitié vous conseille & vous prie,
L'Amour doit commander ; paraissez Rosalie.

SIDNEY.

Rosalie ! .... Est-ce un songe ? en croirai-je mes yeux ?
Vous, Rosalie, ô Ciel ! & dans ces tristes lieux !

SCENE III.

ROSALIE, SIDNEY, HAMILTON.

ROSALIE.

OUI, c'est moi, qui malgré mon injure & ma peine
N'ai jamais pû pour vous me résoudre à la haine,
C'est moi qui viens jouir d'un repentir heureux,
Votre cœur m'appartient puisqu'il est vertueux....
Mais que vois-je ! est-ce là l'effet de ma présence ?
On me trompe, Hamilton ; ce farouche silence....

SCENE II.

SIDNEY, HAMILTON.

HAMILTON.

QU'AUX peines d'un ami vous êtes peu ſenſible !
Pourquoi donc, cher Sidney, vous rendre inacceſſible ?
Depuis une heure entiere en vain je veux vous voir
Et diſſiper l'horreur d'un cruel deſeſpoir ;
Je n'ai pû pénétrer dans votre ſolitude :
Enfin vous m'arrachez à mon inquiétude,
Et la Raiſon ſur vous va reprendre ſes droits.

SIDNEY.

Embraſſons-nous, ami, pour la derniere fois.

HAMILTON.

Quel langage accablant ! dans cette léthargie,
Quoi ! je retrouve encor votre ame enſevelie.

SIDNEY.

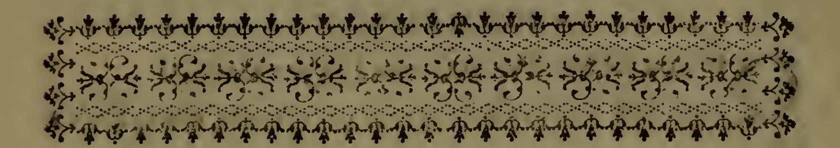
De mes derniers deſirs, de ma vive douleur,
J'ai dépoſé l'eſpoir au fonds de votre cœur ;
Que mon attente un jour par vos ſoins ſoit remplie ;
Si la mort a frappé la triſte Roſalie....

HAMILTON.

Non, elle vit pour vous ; répondez par pitié ;
Répondez à l'eſpoir, aux vœux de l'amitié,
Parlez, ſi Roſalie à votre amour rendue,
Dans ces lieux, aujourd'hui, s'offroit à votre vûe
Telle encor qu'elle étoit dans ces heureux momens
Où vous renouvelliez les plus tendres ſermens,
Senſible à vos remords, oubliant votre offence,
Fidelle à ſon amour malgré votre inconſtance,

ROSALIE.

Du destin de mes jours je me remets à vous,
Songez que ces délais, dont mon ame est saisie,
Sont autant de momens retranchés à ma vie.

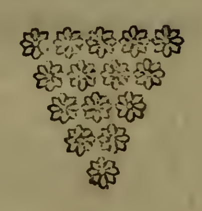


ACTE III.

SCENE PREMIERE.

SIDNEY.

C'En est donc fait enfin, tout est fini pour moi!
Ce breuvage fatal, que j'ai pris sans effroi,
Enchaînant tous mes sens dans une mort tranquile,
Va du dernier sommeil assoupir cette argile!
Nul regret, nul remords ne trouble ma raison;
L'esclave est-il coupable en brisant sa prison?
Le Juge, qui m'attend dans cette nuit obscure,
Est le pere & l'ami de toute la nature;
Rempli de sa bonté, mon esprit immortel
Va tomber, sans frémir, dans son sein paternel.



J'y venois, malgré moi, rêver incessament,
Tout m'y parloit de lui, tout m'offroit son image,
J'avois tout l'Univers dans ce séjour sauvage ;
Mille fois j'ai voulu fuir dans d'autres deserts,
Mais un charme secret m'attachoit à mes fers ;
Après quatre ans entiers d'une vie inconnuë,
Quel trouble me saisît, quand j'appris sa venue !
Pour la derniere fois je voulois lui parler,
Des adieux de l'amour je venois l'accabler ;
Je succombois sans doute à ma douleur mortelle,
Si je ne l'eusse vû que toujours infidelle ;
Mais pourquoi retarder le bonheur de nous voir ?
Venez, guidez mes pas, & comblez mon espoir.

HAMILTON.

Commandez un moment à votre impatience,
Je conçois pour vos vœux la plus sûre espérance,
Mais il me faut d'abord disposer votre amant
Au charme inespéré de cet heureux moment.
Il est dans la douleur, égaré, solitaire......
Je vous éclaircirai ce funeste mistére ;
Qu'il vous suffise ici de sçavoir qu'en ce jour,
Fidéle, heureux par vous, il vivra pour l'amour :
Je différe à regret l'instant de votre joie,
Mais enfin, avant vous, il faut que je le voie.

ROSALIE.

Tous ces retardemens me pénétrent d'effroi......
Vous me trompez ; Sidney ne pensoit plus à moi.

HAMILTON.

Je ne vous trompe pas ; si je pouvois vous dire,
Ce qu'il faisoit pour vous ; .... mais non, je me retire ;
Je vais hâter l'instant que nous desirons tous.

ROSALIE.

Que dites-vous, ô Cîel! ma surprise m'accable....

HAMILTON.

Sidney dans les remords......

ROSALIE.

Quel songe favorable!
Il m'aimeroit encore!

HAMILTON.

Il est digne de vous;
Vous finirez ses maux, il sera votre époux.

ROSALIE.

Laissez-moi respirer, vous me rendez la vie,
Quel heureux changement dans mon ame ravie!
Tous mes jours ressembloient au moment de la mort;
Mais ne flattez-vous point un crédule transport?

HAMILTON.

Non, croïez votre cœur, vous êtes adorée;
Mais par quel heureux sort, en ces lieux retirée....

ROSALIE.

Je n'ai point à rougir aux yeux de l'amitié,
Vous connaissez mon cœur, il est justifié:
Oui, je l'aimois encor même sans espérance;
C'est un bien que n'a pû m'ôter son inconstance;
Et si malgré l'excès de mon accablement,
J'ai vêcu jusqu'ici, c'est par ce sentiment;
Victime du malheur, quand Sidney m'eut trahie,
Privée au même temps d'une mere chérie;
Je vins cacher mes pleurs, & fixer mon destin
Auprès d'une parente en ce château voisin;
Mais loin de voir calmer ma vive inquiétude,
Je retrouvai l'amour dans cette solitude;
Voisine de ces lieux soumis à mon amant,

Mais ce goût de mourir, Monsieur, il faut ma foi,
Que cela soit dans l'air, & j'en tremble pour moi;
Ce travers tient aussi l'une des Pelerines,
J'ignore le sujet de ses vapeurs chagrines,
Vous allez le sçavoir, ma course a réussi,
Mon maître est réformé, c'est vous qu'on veut ici;
Elle dit vous connaître, elle est ma foi jolie,
Cela rappelleroit le défunt à la vie;
Des façons, des propos, des yeux à sentimens,
Un certain jargon tendre, imité des Romans,
Tout cela..... vous verrez : on vient, je croi... c'est elle;
Je cours dans mon donjon me mettre en sentinelle.

SCENE VIII.

ROSALIE. HAMILTON.

QUE vois-je, Rosalie! Ah quel moment heureux!
Que je bénis le sort qui vous rend à nos vœux!

ROSALIE.

Ces transports sont-ils faits pour une infortunée
Prête à voir terminer sa triste destinée!
J'ose à peine élever mes regards jusqu'à vous,
Quelle étrange démarche! Ah dans des tems plus doux
J'étois bien sûre, hélas! d'obtenir votre estime;
Mais de tout au malheur on fait toujours un crime,
Vous me condamnez.

HAMILTON.

Non, vivez, cet heureux jour,
N'est point fait pour les pleurs, il est fait pour l'amour.

J'ai besoin d'être seul... Je vous promets, ami,
De revenir dans peu vous retrouver ici.

HAMILTON.

Non, je vous suis.

SCENE VII.

HAMILTON, DUMONT.

DUMONT, *arrêtant Hamilton qui sort.*

Monsieur, un mot de conséquence.

HAMILTON.

Hâte-toi, je crains tout.

DUMONT.

Quoi! son extravagance...

HAMILTON.

Il veut se perdre, il faut observer tous ses pas,
Le sauver de lui-même;

DUMONT.

Oh! je ne le crains pas;
J'ai pris ses pistolets, son arsenal est vuide,
Et j'ai sçû m'emparer de tout meuble homicide,
Consignez-moi sa vie en toute sureté,
S'il vous voit à le suivre un soin trop affecté,
Il pourroit bien....

HAMILTON.

Va donc, ne le perds point de vûe;
Vois si je puis entrer.

DUMONT, *revenant sur ses pas.*

A propos, l'inconnue....

De voir pour l'ennui seul renaître mes journées,
Et de marquer moi-même un terme à mes années.

ROSALIE.

Que dites-vous, cruel, quelle aveugle fureur
Vous inspire un dessein qui fait frémir mon cœur?
Calmez l'état affreux d'une amante allarmée;
Vous aimeriez vos jours, si j'étois plus aimée;
Dans le sein des vertus, dans les nœuds les plus doux,
L'image du bonheur s'offrant encor à vous,
Affranchiroit vos sens d'une langueur mortelle;
Le véritable amour donne une ame nouvelle;
Sans doute l'union de deux cœurs vertueux
L'un pour l'autre formés, & l'un par l'autre heureux;
Est faite pour calmer toute aveugle furie,
Pour adoucir les maux, pour embellir la vie.

SIDNEY.

Qu'entends-je! je pouvois me voir encor heureux!
Quel bandeau tout à coup est tombé de mes yeux?
Tout étoit éclipsé, tout pour moi se ranime,
Et tout dans un moment retombe dans l'abime!
Quel mélange accablant de tendresse & d'horreur;
D'un côté Rosalie! & de l'autre..... O douleur!
Malheureux! Qu'ai-je fait?... Fuyez....

ROSALIE.

De ma tendresse
Voilà donc tout le prix! (*à Hamilton*)
vous trompiez ma foiblesse!
(*Elle veut sortir.*)

SIDNEY *se jettant aux genoux de Rosalie.*

Non, s'il vous a juré mon sincere retour,
S'il a peint les transports d'un immortel amour,

Il ne vous trompoit pas, ma chere Rosalie.
Je déteste à vos pieds le crime de ma vie,
Je déteste ces jours où l'erreur enchaînoit
Les sentimens d'un cœur qui vous appartenoit;
Ah! si par mes fureurs vous fûtes outragée,
Si je fus criminel, vous êtes trop vengée;
L'Amour pour me punir attendoit ce moment.

ROSALIE.

Que dites-vous, Sidney? Quel triste égarement....

SIDNEY.

Je ne dis que trop vrai; plaignez mon sort funeste;
Au sein de mon bonheur le desespoir me reste;
L'Amour rallume en vain ses plus tendres transports,
Mon cœur n'appartient plus qu'à l'horreur des remords;
Oui, d'une illusion échapée à ma vûe
Je découvre trop tard l'effraïante étendue:
Quels lieux vous déroboient? Quelle aveugle fureur
Egara ma raison, & combla mon malheur!

ROSALIE.

Laissons des maux passés l'image déplorable,
Non, mon cœur ne sçait plus que vous fûtes coupable;
Je vous vois tel encor que dans ces jours heureux,
Où l'amour & l'honneur devoient former nos nœuds:
Mais, pourquoi me causer de nouvelles allarmes?
Vous vous troublez; vos yeux se remplissent de larmes.

SIDNEY.

Vaine félicité qu'empoisonne l'horreur!
Oubliez un barbare, indigne du bonheur;
Je vous revois trop tard, ma chere Rosalie;
Je vous perds à jamais, c'en est fait de ma vie:
Je touche, en frémissant, aux bornes de mon sort;

Oui, cette nuit me livre au ſommeil de la mort ;
Apprenez, déplorez le plus affreux délire,
Vous m'aviez dit trop vrai, le voile ſe déchire,
Je ſuis un furieux que l'erreur a conduit,
Que la terre condamne, & que le ciel pourſuit.

Il donne à lire à Roſalie la lettre écrite à Hamilton.

Voïez ce que pour vous mon amour voulut faire
Dans les extrêmités d'un malheur néceſſaire....

ROSALIE.

Que vois-je ! aïez pitié de mon cœur allarmé ;
Laiſſez..

SIDNEY.

Il n'eſt plus tems, le crime eſt conſommé :
Tout ſecours eſt ſans fruit, toutes plaintes ſont vaines ;
Un poiſon invincible a paſſé dans mes veines

ROSALIE.

Barbare !

HAMILTON,

Malheureux !

ROSALIE.

Il faut ſauver ſes jours ;
Peut-être en ce malheur il eſt quelques ſecours.

HAMILTON.

Je me charge de tout, comptez ſur moi, j'y vole ;
Ne l'abandonnez pas (*Il ſort*)

SIDNEY.

Eſpérance frivole !



SCENE IV.

SIDNEY, ROSALIE.

ROSALIE.

EToit-ce donc ainſi, cruel, que vous m'aimiez ?

SIDNEY.

Moi, ſi je vous aimois ! Ah ! ſi vous en doutiez,
Ce ſoupçon me rendroit la mort plus douloureuſe ;
Voïant que ma recherche étoit infructueuſe,
J'ai mépriſé des jours qui n'étoient plus pour vous ;
A la mort condamné, j'ai devancé ſes coups :
J'aurois vû naître, au ſein des ennuis & des larmes,
Un nouvel Univers embelli par vos charmes ;
La Vérité trop tard a levé le bandeau
Pour ne me laiſſer voir que l'horreur du tombeau ;
Soumis à mon auteur, je devois ſur moi-même
Attendre, en l'adorant, ſa volonté ſuprême ;
Puiſqu'il vous conſervoit, il vouloit mon bonheur ;
J'ai bleſſé ſa puiſſance, il en punit mon cœur.

SCENE V.

HAMILTON, SIDNEY, ROSALIE, DUMONT.

HAMILTON *à Dumont.*

QUE ne m'obéïs-tu ?

SIDNEY.

Non, ma mort eſt trop ſure.

DUMONT.

Ah ! vous vous regrettez ? J'entreprens cette cure....

SIDNEY.

Chaſſez cet inſenſé :

DUMONT.

Vous êtes fort heureux
Que loin d'extravaguer, j'étois ſage pour deux ;
Je vous gardois à vûe, & d'une niche obſcure
J'avois vû des apprêts de fort mauvais augure ;
Diſtrait, ne voïant rien, en vous-même enfoncé,
Dans votre cabinet vous êtes repaſſé ;
Par l'alcove & ſans bruit durant cet intervale,
Je ſuis venu changer cette liqueur fatale,
Et je ne vous tiens pas plus trépaſſé que moi.

ROSALIE.

Je renaîs.

HAMILTON.

O bonheur !

SIDNEY.

A peine je le croi...

Il baiſe la main de Roſalie & embraſſe Hamilton & Dumont.

Roſalie... Hamilton... & toi dont l'heureux zéle
Me ſauve des excès d'une erreur criminelle,
Comment puis-je payer....

DUMONT.

Vivez, je ſuis payé ;
Les gens de mon pays font tout par amitié ;
Ils n'enviſagent point d'autre reconnaiſſance ;
Le plaiſir de bien faire eſt notre récompenſe.

SIDNEY.

O vous, dont la vertu, les graces, la candeur,
Vont fixer ſur mes jours les plaiſirs & l'honneur,
Vous, par qui je reçois une plus belle vie,
Oubliez mes fureurs, ma chere Roſalie,
Ne voïez que l'amour qui vient me ranimer,
Le jour ne ſeroit rien ſans le bonheur d'aimer;
Partagez mes deſtins, je vous dois tout mon être,
C'eſt pour vous adorer, que je viens de renaître.

DUMONT.

Ne ſçavois-je pas bien qu'on en revenoit là?
Ennui, haine de ſoi, chanſons que tout cela;
Malgré tout le jargon de la Philoſophie,
Malgré tous les chagrins, ma foi vive la Vie!

FIN.